M2 : Sujet d'entrainement

Ces sujets ont été conçus à partir des DM du premier semestre des M2 des différents sites . Ils sont en auto- correction.

Texte 4 : VERCORS « L'impuissance », in *Le Silence de la mer*, 1944

Le narrateur vient d'informer son ami Renaud de la mort d'un ami commun, Bernard Meyer, dans un camp de Silésie. Renaud vient aussi d'apprendre le massacre d'Oradour-sur-Glane. Il entreprend alors de brûler ses objets, tableaux et livres. Le narrateur s'interpose.

- Renaud, Renaud, m'écriai-je, tu n'as pas ton sang-froid. Attends. Écoute-moi. Que vas-tu faire ? À quoi rime cet holocauste ? Qui donc vas-tu punir ? Toi, une fois de plus, et quand... Il m'interrompit et cria :

- Non ! Il secoua la tête. Moi ? Me punir moi ? D'une main il sembla balayer ces mots et tout à coup se pencha vers mon visage. Non, non... cria-t-il et il me lança dans la figure : Le mensonge ! Il répéta, il hurla du plus fort qu'il pouvait : Le men-son-ge !

Je crus qu'il m'accusait.

- Qui ? protestai-je. Quel mensonge ?

Prit-il garde à ma question ? Probablement pas tout de suite. Il continuait sur le même ton de colère furieuse :

- Le plus grand, le plus sinistre mensonge de ce monde sinistre ! Mensonge ! Mensonge ! Mensonge ! Lequel dis-tu ? Tu ne sais pas, vraiment ? Oui, oui, je vois ce que c'est. Tu en es, toi aussi, tu en es comme j'en étais. Mais je n'en suis plus, c'est fini. Adieu, fini fini, j'ai compris ! cria-t-il dans un éclat de rage exaspérée et il se détourna vers le bûcher et fit un pas.

Je le rattrapai par la manche. Mais ce fut lui qui m'entraîna et en trois sauts nous fûmes auprès l'amoncellement. Il y donna un coup de pied et je vis voler en l'air la *Chartreuse de Parme*. Et tout à coup il agrippa mon épaule, et m'obligeant à me pencher sur ces trésors accumulés :

- Mais regarde-les, cria-t-il, et salue-les donc, et bave-leur donc ton admiration et ta reconnaissance ! À cause de ce qu'ils te font penser de toi-même. Puisque te voici, grâce à eux, un homme si content de soi ! Si content d'être un homme ! Si content d'être une créature tellement précieuse et estimable ! Oh ! oui : remplie de sentiments poétiques et d'idées morales et d'aspirations mystiques et tout ce qui s'ensuit. Nom de Dieu, et des types comme toi et moi nous lisons ça et nous nous délectons et nous disons : « Nous sommes des individus tout à fait sensibles et intelligents. » Et nous nous faisons mutuellement des courbettes et nous admirons réciproquement chacun de nos jolis cheveux coupés en quatre et nous nous passons la rhubarbe et le séné. Et tout ça qu'est-ce que c'est ? Rien qu'une chiennerie, une chiennerie à vomir ! Ce qu'il est, l'homme ? La plus salope des créatures ! La plus vile et la plus sournoise et la plus cruelle ! Le tigre, le crocodile ? Mais ce sont des anges à côté de nous ! Et ils ne jouent pas de plus au petit saint, au grave penseur, au philosophe, au poète ! Et tu voudrais que je garde tout ça sur mes rayons ? Pour quoi faire ? Pour, le soir, converser élégamment avec Monsieur Stendhal, comme jadis, avec Monsieur Baudelaire, avec Messieurs Gide et Valéry pendant qu'on rôtit tout vifs des femmes et des gosses dans une église ? Pendant qu'on massacre et qu'on assassine sur toute la surface de la terre ? Pendant qu'on décapite des femmes à la hache ? Pendant qu'on entasse les gens dans des chambres délibérément construites pour les asphyxier ? Pendant qu'un peu partout des pendus se balancent aux arbres, aux sons de la radio qui donne peut-être bien du Mozart ? Pendant qu'on brûle les pieds et les

mains des gens pour leur faire livrer les copains ? Pendant qu'on fait mourir à la peine, qu'on tue sous les coups, qu'on fait crever de labeur de faim et de froid mon doux, mon bon, mon délicieux Bernard Meyer ? Et que nous sommes entourés de gens (des gens très bien, n'est-ce pas, cultivés et tout) dont pas un ne risquerait un doigt pour empêcher ces actes horribles, qu'ils veulent lâchement ignorer, ou dont ils se fichent, que quelques-uns même approuvent et dont ils se réjouissent ? Et tu demandes « quelle folie encore... ? » Nom de Dieu, qui de nous est fou ? Dis, dis, où est la folie ? Oseras-tu prétendre que tout ce fatras que voilà est mieux qu'une tartuferie, tant que l'homme est ce qu'il est ? Un sale soporifique, propre à nous endormir dans une satisfaction béate ? Saloperies ! s'écria-t-il d'une voix si aiguë qu'elle s'enroua de colère. Je n'en lirai plus une ligne ! Plus une, jusqu'à ce que l'homme ait changé, mais d'ici là, plus une ligne, tu m'entends ? Plus une, plus une, plus une ! »

Sujet

I- Etude de la langue

1. Indiquez la nature et la fonction des mots et groupe de mots soulignés dans les extraits suivants :

a. À quoi rime cet holocauste ? (l. 2)
b. Il secoua la tête. (l. 3)
c. Il continuait sur le même ton de colère furieuse... (l. 8-9)
d. Je le rattrapai par la manche. (l. 14)
e. Et que nous sommes entourés de gens… (l. 35-36)
f. Je n'en lirai plus une ligne ! (l. 41-42)

2. Justifiez l'orthographe des mots soulignés dans les extraits suivants :

a. Qui donc vas-tu punir ? (l. 2)
b. Prit-il garde à ma question ? (l. 8)
c.dans un éclat de rage exaspérée… (l. 14)
d. …nous admirons réciproquement chacun de nos jolis cheveux coupés… (l. 23)

3. Indiquez le temps et le mode de chacun des verbes suivants et justifiez leur emploi.

a. D'une main il sembla balayer ces mots et tout à coup se pencha vers mon visage (l. 3-4)
b. Qui ? protestai-je. Quel mensonge ? (l.7)
c. Il continuait sur le même ton de colère furieuse… (l. 8-9)
d. Mais je n'en suis plus. (l. 12)
e. À cause de ce qu'ils te font penser de toi-même. (l. 18)

4. Relevez puis indiquez la nature et la fonction des propositions subordonnés dans les phrases suivantes :

a. Je crus qu'il m'accusait. (l. 6)
b. Mais ce fut lui qui m'entraîna et en trois sauts nous fûmes auprès l'amoncellement. (l. 14-15)
c. Et tu voudrais que je garde tout ça sur mes rayons ? (l.27)
d. Pour, le soir, converser élégamment avec Monsieur Stendhal, comme jadis, avec Monsieur Baudelaire, avec Messieurs Gide et Valéry pendant qu'on rôtit tout vifs des femmes et des gosses dans une église ? (l. 28-30)

5. Relevez et classez les pronoms dans les extraits de phrases suivants :

a. …il me lança dans la figure… (l. 4)
b. …il y donna un coup de pied… (l. 15)

c. Mais regarde-les, cria-t-il, et salue-les donc… (l. 17)
d. Puisque te voici, grâce à eux… (l. 18)
e. …ou dont ils se fichent… (l. 37)

6. Dans l'extrait suivant, identifiez un procédé stylistique et analysez son effet :

« Pendant qu'on massacre et qu'on assassine sur toute la surface de la terre ? Pendant qu'on décapite des femmes à la hache ? Pendant qu'on entasse les gens dans des chambres délibérément construites pour les asphyxier ? Pendant qu'un peu partout des pendus se balancent aux arbres, aux sons de la radio qui donne peut-être bien du Mozart ? Pendant qu'on brûle les pieds et les mains des gens pour leur faire livrer les copains ? Pendant qu'on fait mourir à la peine, qu'on tue sous les coups, qu'on fait crever de labeur de faim et de froid mon doux, mon bon, mon délicieux Bernard Meyer ? » (l. 30-35)

II- Lexique et compréhension lexicale

1. Procédez à l'analyse morphologique du mot souligné dans cet extrait, expliquez son sens et proposez un synonyme :

Mais ce fut lui qui m'entraîna et en trois sauts nous fûmes auprès l'amoncellement (l. 16)

2. Expliquez en contexte le sens du nom « holocauste » :

« Attends. Écoute-moi. Que vas-tu faire ? À quoi rime cet holocauste ? Qui donc vas-tu punir ? Toi, une fois de plus, et quand… » (l.1-2)

3. Comment le lexique employé dans le texte par le personnage de Renaud condamne peu à peu la culture ?

III- Réflexion et développement

Après avoir expliqué ce que Vercors entend en associant la littérature au « plus sinistre mensonge de ce monde sinistre ! », vous vous interrogerez sur le rôle de la culture face aux enjeux du monde tangible.

Votre réflexion, structurée et argumentée, s'appuiera sur le texte de Vercors ainsi que sur l'ensemble de vos connaissances et de vos lectures.

Correction

1.

a. cet holocauste → groupe nominal, sujet du verbe *rimer*

b. la tête → groupe nominal, complément d'objet direct du verbe *secouer*

c. furieuse → adjectif qualificatif, fonction d'épithète

d. le → pronom personnel, complément d'objet direct du verbe *rattraper*

e. que → conjonction de subordination qui introduit la subordonnée, élément de la locution conjonctive , pendant que

f. je → pronom personnel, sujet du verbe *lire*

2.

a. punir → verbe à l'infinitif placé après le verbe au présent *aller* conjugué à la 2ème personne du singulier

b. prit → verbe « prendre » conjugué au passé simple à la 3ème personne du singulier, on se situe dans les pensées du narrateur qui raconte l'histoire donc passé simple (contrairement aux phases de dialogues au présent)

c. exaspérée → adjectif qualificatif, se rapporte au nom « rage » qui est au féminin singulier donc « exaspérée » s'accorde en genre et en nombre et prend un "e" à la fin

d. coupés → adjectif qualificatif, se rapporte au nom « cheveux » qui est au masculin pluriel donc « coupés » s'accorde en genre et en nombre et prend un "s" à la fin

3.

Forme verbale	Temps et mode	Emploi
sembla (l. 3-4)	Passé simple de l'indicatif	Premier plan du récit
se pencha (l. 3-4)		
protestai (l. 7)		
continuait (l. 8-9)	Imparfait de l'indicatif	Arrière-plan du récit
suis (l. 12)	Présent simple de l'indicatif	Phases de dialogues
font (l. 18)		

4.

a. « qu'il m'accusait » → proposition subordonnée complétive conjonctive, complément d'objet du verbe *croire*

b. « qui m'entraîna » → proposition subordonnée relative, complément du pronom *lui*

c. « que je garde tout ça sur mes rayons ? » → proposition subordonnée complétive conjonctive, complément d'objet du verbe *vouloir*

d. « pendant qu'on rôtit tout vifs des femmes et des gosses dans une église » → proposition subordonnée circonstancielle de temps introduite par « pendant qu'on », complète la proposition principale

5.

Pronoms personnels	Pronom relatif
sujets : il (l. 4) / il (l. 15) / il (l. 17) / ils (l. 34)	dont (l. 37)
adverbial : y (l. 15)	
réfléchis : me (l. 4) / te (l. 18) / se (l. 37)	
disjoint : eux (l. 18)	
directs : les (l. 17) / les (l. 17)	

6.

Nous pouvons observer une répétition du groupe de mots "pendant qu'on" à chaque début de phrases. Cela s'appelle une anaphore, c'est une figure de style qui crée un effet d'accumulation des horreurs, ce qui permet de mettre en lumière le nombre considérable de violences auxquelles Renaud pense.

II- Lexique et compréhension lexicale

1. « amoncellement » → synonyme accumulation/entassement, dérivé du mot "amonceler" avec le suffixe "ment"

2. Le terme « holocauste » a été employé pour désigner la persécution et l'assassinat des personnes de religion juive durant la Seconde Guerre Mondiale. Ici, le narrateur compare la destruction par le feu de tous les objets, tableaux et livres que possédez son ami à un holocauste. Il fait un lien entre le feu et les fours crématoires utilisés pour détruire les corps lors de l'holocauste.

Dans cet extrait, nous retrouvons deux registres. Le premier, qui est aussi le principal, est le registre tragique qui permet à l'auteur de susciter le désespoir et donner au lecteur des émotions telles que la pitié. Le second est le registre épidictique[1] qui blâme la culture au sens large du terme. Renaud blâme donc la culture et éprouve une colère envers elle qui ne cesse decroître tout le long de l'extrait. Dès le départ, le rythme du récit est riche en ponctuation et on retrouve régulièrement phrases exclamatives et interrogatives qui permettent la remise en question du narrateur et du lecteur. Renaud accuse explicitement la culture en disant que celle-ci est « Le plus grand, le plus sinistre mensonge de ce monde sinistre ! ». Ainsi le mot mensongefait l'objet d'une répétition sur de nombreux paragraphes et donne un argument, selon Renaud,pour haïr la culture. De plus, on retrouve un champs lexical des émotions et plus particulièrement de la colère avec

[1] Discours démonstratif qui sert à montrer

des mots comme : colère furieuse, rage, colère, cria, hurla, etc. Par la suite Renaud fait place à une personnification de toute cette culture et l'injurie. Il la compare également à une créature à la fois vile, sournoise et cruelle, leurre de toute humanité. Enfin la succession de questions « pendant qu'on rôtit tout vifs des femmes et des gosses dans une église ? Pendant qu'on massacre et qu'on assassine sur toute la surface de la terre ? Pendant qu'on décapite des femmes à la hache ? Pendant qu'on entasse les gens dans des chambres délibérément construitespour les asphyxier ? Pendant qu'un peu partout des pendus se balancent aux arbres, aux sons dela radio qui donne peut-être bien du Mozart ? Pendant qu'on brûle les pieds et les mains des gens pour leur faire livrer les copains ? Pendant qu'on fait mourir à la peine, qu'on tue sous lescoups, qu'on fait crever de labeur de faim et de froid mon doux, mon bon, mon délicieux Bernard Meyer ? » (l.29 à 35), mise en avant par l'anaphore de « pendant qu'on », accentue ces registres et appuie la remise en question qui peut être provoquée chez le lecteur. L'ensemblede ces éléments prouvent donc que Renaud condamne la culture pour les catastrophes que le monde peut connaître.

III- Réflexion et développement

Les conflits et la violence font partie intégrante du monde dans lequel nous vivons. Face à ce constat pour le moins pessimiste, la culture semble être une éclaircie grâce à laquelle les sociétés humaines aspirent à évoluer. La culture serait pour l'Homme un moyen d'exprimer sa sensibilité comme de transmettre des récits et des savoirs. Par ailleurs, elle l'aiderait aussi à se questionner sur lui-même. La nouvelle *Le silence de la mer,* écrite par Vercors, est publiée clandestinement en 1942. Elle narre l'histoire d'une famille française qui refuse de se soumettre à la politique pro-allemande de Pétain, alors qu'elle héberge sous son toit un officier allemand. Le chapitre « L'impuissance » donne à voir une scène touchante entre deux hommes percutés par les violences de la vie. Dans un élan de désespoir et de colère, l'un d'eux décide de s'en prendre à la culture en brûlant tous les tableaux et les livres en sa possession. Grâce à cet extrait, nous pouvons nous interroger sur la place réelle de la culture dans la société comme sur l'impact qu'elle a sur celle-ci. Dans quelle mesure la culture peut-elle être vaine ? Comment la culture peut-elle proposer une solution face aux maux du monde ? Enfin, quelle est la place de la culture dans un monde bercé par des crises ? Nous répondrons à cette problématique dans un premier temps en défendant l'hypothèse que la culture ne peut rien face aux crises et conflits en jeux dans le monde. Puis, nous y répondrons en considérant la culture comme un trésor précieux qui propose une solution aux brutalités du monde.

I. La culture incarne la beauté, la grandeur et la sagesse que l'espèce humaine est capable de concevoir. Toutefois, que valent ces idéaux face à la haine aveugle, la violence et la mort que les hommes sont également capables d'engendrer ?

A/ La culture, **« le plus sinistre mensonge » :**

→ Dans le chapitre « L'impuissance » du roman ***Le silence de la mer*** de **Vercors**, deux conceptions de la culture s'opposent. Le personnage de Renaud, désillusionné, incarne les individus qui se sentent trahis par la culture, tandis que celui du narrateur représente les individus qui voient dans la culture « des trésors accumulés » qu'il faut préserver. En apprenant la mort d'un ami et un énième massacre lié à la politique totalitaire d'Hitler, Renaud entreprend de vider sa maison de toutes traces de peintures et de littérature. Par cet acte, le personnage

exprime la colère et le dégoût qu'il ressent en prenant conscience de l'inutilité de la culture face à la violence et aux horreurs en cours dans le monde. La culture serait une farce, une mascarade, « le plus grand, le plus sinistre mensonge » : elle aurait été érigée comme signe de civilisation par les hommes et les femmes issus des cercles sociaux élevés afin de se complaire de leurs connaissances.

B/ La culture est vaine face à l'ampleur des crises politiques, humaines, sociales et religieuses qui secouent le monde :

→ **Candide**, dans le conte philosophique éponyme publié par **Voltaire** en 1759, découvre lors du chapitre trois les horreurs de la guerre alors qu'il vient tout juste de quitter le château de Thunder-ten-tronckh où il vivait en paix, dans un idylle grotesque appelé « le meilleur des mondes ». En arrivant dans un village massacré par une armée Bulgare, le jeune homme contemple les corps mutilés des civils, résultats des combats, « ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes, là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros ». Cependant, le jeune Candide ne trouve rien de mieux à faire que de rapidement quitter le champ de bataille pour poursuivre son raisonnement philosophique dans des conditions plus favorables : « Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque […] Enfin […] il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes ». Avec ironie, Voltaire révèle ainsi le comportement futile, vain, voire absurde qu'ont certains penseurs en philosophant sur les enjeux du monde, mais à les fuir lâchement quand ils y sont réellement confrontés. Face aux atrocités du champ de bataille, la futilité et l'illusion des préceptes philosophiques inculqués au jeune Candide par son précepteur Pangloss frappent le lecteur.
→ ***Le silence de la mer*** met également en lumière la vanité de la culture face aux violences engendrées par les hommes dans le monde. Renaud refuse de conserver des livres sur ses étagères (ou encore de lire à nouveau un ouvrage) alors que des vies sont massacrées au même moment dans le monde entier : « Et tu voudrais que je garde tout ça sur mes rayons ? Pour quoi faire ? […] Pour, le soir, converser élégamment avec Monsieur Stendhal, […] pendant qu'on rôtit tout vifs des femmes et des gosses dans une église ? ».

C/ La culture peut sembler hypocrite dans la mesure où elle n'est essentiellement accessible qu'à un cercle réduit d'intellectuels, ce qui favorise une forme d'élitisme :

→ **Jean-Paul Sartres,** dans le roman autobiographique ***Les mots*** (publié en 1964) raconte comment son grand-père lui a transmis une vision sacrée de la littérature : « J'avais trouvé ma religion : rien ne me parut plus important qu'un livre. La bibliothèque, j'y voyais un temple » (chapitre « Lire »). Le petit Sartres grandit en engloutissant des connaissances culturelles de manière excessive, si bien que sa famille est ravie, elle le voit comme un petit génie, « J'aimais plaire et je voulais prendre des bains de culture : je me rechargeais de sacré tous les jours ». Or, l'auteur explique qu'en s'enfermant dans sa bibliothèque et en jouant au jeune homme cultivé, il s'est en réalité éloigné du monde et s'est enfermé dans un idéal rejetant toutes les choses ne se rapportant pas à la haute idée qu'il se faisait de la culture. Il compare ainsi la bibliothèque dans laquelle il se réfugiait à un promontoire duquel l'enfant qu'il était alors jugeait le reste du

monde avec supériorité et snobisme : « je vivais sur le toit du monde, au sixième étage, perché sur la plus haute branche de l'Arbre Central […] je jetais sur les passants un regard de surplomb […] j'y respirais de nouveau l'air raréfié des Belles-Lettres, l'Univers s'étageait à mes pieds » (chapitre « Lire » également).
→ Dans l'extrait du roman ***Le silence de la mer*** que nous mentionnons plus haut, Renaud donne également à penser que la culture sert l'hypocrisie des individus de rang social privilégié. Je cite : « Et des types comme toi et moi nous lisons ça et nous nous délectons et nous disons : « Nous sommes des individus tout à fait sensibles et intelligents. » Et nous nous faisons mutuellement des courbettes ». En définitive, les personnes qui mettent la culture sur un piédestal se félicitent mutuellement d'avoir des connaissances que d'autres n'ont pas, ce qui peut relever d'une forme de pédantisme vain et hypocrite.

II. La culture peut également se révéler comme un objet indispensable pour nous protéger de ce monde et faire avancer les choses. Outre les possibilités d'évasion qu'elle nous offre, elle nous transporte et nous fournit une arme pacifique pour lutter contre les brutalités que le monde nous impose. De quelle manière la culture est-elle indispensable à notre monde ?

A/ La culture met en lumière les faits de société et permet au spectateur de prendre conscience du monde dans lequel il vit et peut-être de s'engager dans le changement de celui-ci. Elle engage la réflexion et permet d'informer un large public sur les injustices que le monde conçoit

→ Dans le cadre d'une exposition, nommée ***Preuves d'amour***, l'artiste **Camille Gharbi** dénonce les féminicides en suscitant l'effroi chez le spectateur. Au travers de clichés d'objets du quotidien, de façon simple voire clinique, cette dernière met en réalité en avant des armes qui ont servi à tuer de nombreuses femmes. L'art permet ici de choquer, de créer une émotion chez celui qui l'observe. Il prend ainsi conscience de la gravité de la situation et de l'importance d'agir.

→ Dans son œuvre littéraire ***Indiana,*** **George Sand** dénonce la réalité des conditions de vie des femmes au XIXème siècle. Suite à son mariage avec un officier à la retraite violent, Indiana tente de trouver du réconfort auprès de Raymon de Ramière, qui fut l'amant de sa sœur de lait. Eprise de Raymon, Indiana trouve la force de fuir son mari, mais à son arrivée Raymon ne trouve plus d'intérêt à cette dernière. Elle se retrouve alors démunie. Ce roman met en lumière la dépendance des femmes à leur mari et le fait que leur destin repose entre les mains des hommes. Cette œuvre, révolutionnaire pour l'époque, a contribué au changement des mentalités et à l'évolution de la place des femmes dans la société.

→ La culture permet également de toucher et de faire réagir un public large, c'est pourquoi elle est indispensable. En effet, elle concerne de nombreux domaines qui parlent plus ou moins à chaque individu. A travers la musique et tout particulièrement le rap, les artistes **Bigflo et Oli** abordent une thématique soumise à la controverse : les réfugiés en France. Dans « **Rentrez chez vous »** les deux rappeurs français illustrent musicalement un scénario de guerre en France où nous devenons nous-même des réfugiés. Les mots ici servent d'électrochoc et suscitent l'empathie par une immersion dans une situation tragique. Ils permettent dès lors de dénoncer

des propos de haine envers une population avant tout humaine et nous poussent à la réflexion, ce qui peut changer les choses.

B/ La culture est un support de lutte non négligeable qui a permis d'améliorer la société et parfois même de supprimer certaines souffrances du monde.

→ **Victor Hugo** écrit en 1829, une œuvre qui sera pour lui une façon de lutter activement contre la peine de mort. Avec ***Le Dernier Jour d'un condamné***, l'auteur crée de l'empathie chez le lecteur en suivant les derniers jours d'un condamné à mort dont on ne connait ni le nom, ni la raison pour laquelle il se trouve dans cette situation. Très vite cette condamnation devient une obsession chez le personnage principal, qui s'inquiète notamment pour sa famille et sa fille. L'œuvre permet dès lors de marquer un tournant dans cette pratique qui sera abolie en France seulement en 1981, elle se révèle alors comme l'une des œuvres qui a permis de faire évoluer les mentalités sur le sujet.

→ En 1852, **Harriet Beecher Stowe** publie ***La Case de l'oncle Tom*** qui retrace la vie d'esclaves et montre la brutalité de leur mode de vie. Harriet Beecher Stowe écrit ce roman en réaction à la seconde loi votée par le Congrès des États-Unis qui punit, en plus de l'esclave lui-même, toute personne aidant un esclave à fuir son propriétaire. Elle utilise donc l'écriture et la littérature pour se révolter et faire prendre conscience au lecteur de la condition de vies des esclaves qui sont avant tout des êtres humains pourvus d'émotions et de conscience.

C/ La culture à défaut de résoudre tous les problèmes de ce monde permet à celui qui s'en délecte de s'évader un instant et d'adoucir ce monde.

→ Dans le cadre du **Projet Santa's Ghetto**, **Banksy**, artiste de street art, décide de se rendre en Palestine et réaliser une série de neuf œuvres sur le mur de Gaza. Ce mur est construit par l'Israël pour se protéger des attentats-suicides des kamikazes palestiniens qui arrivent tout droit de Cisjordanie. L'artiste utilise l'art pour, d'une part, protester contre ce mur Israélo-palestinien, mais surtout pour donner un message d'espoir aux populations qui vivent dans ce conflit permanent et dans les décombres. Ainsi, les fresques sont souvent des trompe-l'œil qui s'ouvrent sur des paysages paradisiaques. Il y a également des fresques plus dans la symbolique, comme une colombe de la paix par exemple.

→ Dans ***Chagrin d'école***, **Pennac** narre le bonheur que représente pour lui la lecture. En effet, elle produit chez celui qui s'y aventure un sentiment de bien-être et d'évasion qui nous fait oublier quelques instants les moments difficiles que l'on peut vivre. Ici, la culture n'est donc pas un moyen de lutter pour une cause qui nous tient à cœur, mais plutôt un moyen de nous évader et d'adoucir la dure réalité que peut représenter la vie.

La culture est partout autour de nous, elle est à la fois source de créations, de réflexions et de réactions. Cependant, quand nous prenons connaissance de textes comme celui de Vercors, la place de la culture au sein de la société peut être remise en question. La culture ne serait donc pas uniquement un outil de savoirs et de partage de l'idéal humaniste. En effet, elle serait également un facteur de reproduction des inégalités sociales, puisque seuls les intellectuels s'en emparent pour créer des débats et des polémiques, parfois inconsistants et sans portées réelles.

Néanmoins, de nombreux témoignages nous laissent également penser que la culture peut être à la fois une parenthèse de joie et d'évasion, mais aussi une arme pacifique de lutte contre les injustices de la société. En outre, la culture est surtout une porte vers la rêverie et permet à celui qui s'en délecte, d'oublier quelques instants les souffrances dont il est l'objet. A la manière d'Emma dans Madame Bovary, la culture nous donne donc l'espoir d'un avenir meilleur.